

des études abstraites, auxquelles ils se livrent avec tant d'ardeur qu'ils n'entendent même plus, dans leurs doctes préoccupations, la grande voie de la patrie en armes. Ainsi M. Reinerding de Fulda publie, en même temps que M. de Bismarck lance sa circulaire, un long travail intitulé : *Pensées sur les Etudes philosophiques*, où il cherche à démontrer que, sans le secours de la métaphysique, l'homme peut à peine penser. Selon lui, l'étude de la logique est la première de toutes, et il semble, à l'entendre, que si l'on ignore la distinction du subjectif et de l'objectif, du moi et du non-moi, des vellétés et des volitions, des noumènes et des phénomènes, on n'a pas même le droit de se faire tuer pour son pays. A quoi un critique catholique, grand ennemi des doctrinaires abstracteurs de quintessence, répond avec raison : "La logique ne s'apprend pas, elle est innée dans l'homme, et souvent un simple paysan qui n'a pas le moindre diplôme de la plus petite Académie a cent fois plus de logique que maint étudiant qui a passé dix ans sur les bancs de l'école. Ce n'est pas dans les livres qu'on apprend à penser, et toutes vos grandes théories ne sont que vent, illusion, folie. Il en est de cela comme de l'esthétique. Nos pédants professeurs peuvent entasser tant qu'ils voudront volumes sur volumes pour en établir les principes, ils ne seront lus ni par le vrai artiste, ni par le vrai poète, qui n'auront pour leur œuvre indigeste et vaine qu'un sourire dédaigneux, si d'aventure il leur arrive de feuilleter une de ces massives productions."

Nous sommes, nous l'avouons, tout à fait de l'avis du critique contre le professeur, et nous souhaitons aux Allemands d'avoir à

l'heure présente moins de pédants que d'hommes d'action. Du reste les révolutionnaires se trouvent d'accord avec les catholiques pour faire la guerre au philosophisme allemand. Charles Heinzen, le célèbre agitateur badois en 1849, depuis longtemps réfugié sur le sol libre de l'Amérique, envoie de Boston à ses compatriotes un livre édité par lui-même et qui s'appelle *la Vérité*. "Connaître la vérité sans la proclamer hautement et nettement, c'est, dit-il, la trahir." Et il accuse de trahison contre la vérité tous les grands philosophes de l'Allemagne depuis Kant jusqu'à Hegel. "Comment, s'écrie Heinzen, aurait-il pu en être autrement? ils avaient tous étudié la théologie, et—suprême ironie,—ils étaient la plupart professeurs royaux en Prusse! Or, vouloir demander à un professeur royal prussien de proclamer franchement la vérité, c'est tout simplement se délivrer à soi-même un brevet d'inintelligence. Nous avons vu Hegel lui-même plier sa philosophie aux exigences des finesses berlinoises : c'est cette capitulation qu'il appelait *la ruse de l'idée*. Et, pour se faire pardonner ses idées de liberté, il les écrivait dans un argot philosophique que, d'après son propre témoignage, personne n'était capable de comprendre!" Ainsi parle Heinzen l'athée, le matérialiste; Heinzen, qui a soutenu un jour contre Lamennais la doctrine de Marat, et qui demandait trois millions de têtes pour le salut de l'humanité. Singulière destinée des philosophes allemands, répudiés à la fois par le catholicisme et par la révolution! Et cependant chacun d'eux se flatte d'avoir trouvé la grande synthèse, la conciliation universelle.

KARL SCHMETTERLING.

—Revue Britannique